







# MADAGASIKARA IZAHO ARY IZAO TONTOLO IZAO

ENTRETIEN AVEC JOËL ANDRIANOMEARISOA

→ **JOËL ANDRIANOMEARISOA**  
ESPACE ART ABSOLUMENT, PARIS  
DU 9 JUIN AU 17 SEPTEMBRE 2022

*Toute ma pensée entoure tendrement  
les miens.*

*Fermer les yeux pour voir Voahangy  
et commencer les adieux silencieux  
aux chers vivants, parents, amis.*

*Toute ma pensée étreint les miens.  
J'embrasse l'album familial.  
J'envoie un baiser aux livres de Baudelaire  
que j'ai dans l'autre chambre.*

Jean-Joseph Rabearivelo

**TOM LAURENT Ces vers, en exergue de ton catalogue pour le pavillon malgache à la Biennale de Venise, sont-ils une manière de dire ta géographie ?**

**JOËL ANDRIANOMEARISOA** Je pense qu'on peut aller au-delà de la géographie. C'est un souffle, une respiration dans le sens physique et vital : l'importance des mots, celle de cette littérature et de sa mélancolie. Et par rapport à ce catalogue et à mon attachement à Madagascar, c'était important pour moi que cela passe par lui. Au-delà de sa poésie, la posture de Rabearivelo m'importe. Autour de 1900, c'est une personnalité

qui saisit déjà les ficelles de ce monde, jouant avec les colons et les colonisés sans mépriser ni les uns ni les autres, mais tissant cette situation par les mots. Le plus bel exemple reste quand il écrit en simultané ses poèmes en malgache et en français, investissant une mélancolie totalement malgache mais qui trouve sa place dans une philosophie européenne, jusqu'à être comparé à Baudelaire.

Sa vie m'importe aussi. Rabearivelo la met en scène par son apparence, par le dessin — ce qui reste méconnu — et jusque dans sa mort. Il raconte celle-ci : où et comment, avec quelles fleurs — des violettes en l'occurrence... Dans un pays où la forme de l'art n'est pas définie, en comparaison de l'importance des canons européens, c'est quelqu'un qui l'a fabriquée, qui a posé ses propres principes. C'est un Malgache qui regarde le monde et aujourd'hui, il est devenu un repère, traduit dans des dizaines de langues : c'est le monde qui le regarde. Comment être malgache et en discussion avec le monde ? Si c'est une référence historique, cette question qu'a posée Rabearivelo est toujours de notre temps. En ouvrant avec lui ce catalogue, c'est une manière de le replacer dans notre génération. L'autre aspect, c'est que Rabearivelo émet un discours politique à travers sa poésie. Ce n'est pas si nouveau, de fait, mais son tissage des mots pour militer est très malgache : il caresse, mais toujours avec une sous-face. Car ce n'est pas tant de comprendre qu'il s'agit mais de s'émouvoir. J'aime bien qu'on ne comprenne pas tout : c'est pour cela que je suis fasciné par la poésie, car ce ne sont que des suggestions, des appels et non des solutions.

**Dans la conception malgache, il n'y a pas de coupure réelle entre le monde des vivants et celui des morts. Avec l'au-delà qui n'est jamais que dans « l'autre chambre », te revendiques-tu de cette culture ?**

Double page précédente : Joël Andrianomearisoa. *Magnat-l'Étrange*. 2021-22, pointe noire sur papier. Courtesy de l'artiste.

Ci-contre : Joël Andrianomearisoa. *Traduit de la nuit*. 2019, photographie. Courtesy de l'artiste.

Quand je parle de la manière dont Rabearivelo a mis en scène sa mort, il l'a fait pour qu'on ne l'oublie pas. On connaît exactement le grammage du poison qu'il ingurgite, le scénario de ses funérailles mais aussi l'après, dont il a fixé les règles du jeu. Et ce principe est totalement malgache, car c'est *après* que la vie commence. On vénère les morts, jusqu'à parfois construire des tombes avant même de construire sa demeure. Me concernant, être un artiste, faire des œuvres, c'est un travail où la célébrité et la reconnaissance sont importantes, mais marquer le temps m'intéresse plus et ceci dans la longueur. C'est-à-dire résister dans le temps tout autant qu'être de son temps. L'au-delà et l'autre m'intéressent fondamentalement. L'au-delà, c'est « l'autre chambre », ce qu'on ne voit pas mais qui est là. Mon travail de monochrome tient justement à un au-delà intérieur, là où tout advient, et jamais de manière frontale. Dans les multitudes de tissu ou de papier, il y a toujours des interstices et dans les sculptures, les mots sont inscrits mais le vent les traverse. L'autre, c'est le public, l'audience, mais aussi celui qu'on ne connaît pas, le révélateur de cet au-delà. C'est par l'autre que doivent être lus les mots de mes sculptures, qui parfois ne lit pas la langue dans lequel ils sont écrits, et qui participe d'un au-delà du contexte.

**Pour autant, cette question de la mort t'a-t-elle toujours traversé ?**

La mort est présente, pas par fascination pour la morbidité, mais parce qu'elle est un vrai moment de vie. Je suis peut-être un peu trop malgache là-dessus, parce que je donne à la mort une temporalité de l'ordre de la célébration. Dans les traditions populaires, à Madagascar, c'est un moment où l'on s'habille d'une certaine manière, où l'on mange certains mets... Un moment social dont l'émotion est très forte. Mais cette idée de la mort se trouve chez moi aussi dans la séparation ou dans l'exercice de matérialisation de l'absence. C'est quand celle-ci apparaît qu'on éprouve le désir de matérialiser, de se raccrocher à l'objet qui devient de l'ordre de l'image. Lors de la mort, l'absence révèle le souvenir et ce brin de tristesse nous anime tous, parfois en direction d'une personne qu'on ne connaît même pas.

**Ce rapport presque fétiche se retrouvait-il dans l'inventaire des objets d'artisanat malgache que tu as pu faire à tes débuts ?**

Je peux dire que oui, mais la confirmation de cela n'est que récente pour moi. À Madagascar aujourd'hui, tu peux tout fabriquer : modeler, tisser, ciseler du métal, couler du béton... Donc chercher à représenter Madagascar par une technique est très compliqué, d'autant plus que la plupart des objets malgaches sont traversés par des origines et des mobilités qui vont de l'Asie à l'Afrique. Je préfère te répondre par une histoire : quand un parent proche meurt à Madagascar, une coutume veut que chacun



Joël Andrianomearisoa.  
*I HAVE FORGOTTEN THE NIGHT.*  
2019, installation, collage papier, son.  
Pavillon de Madagascar, 58<sup>e</sup> Biennale de Venise, 2019.  
Courtesy de l'artiste.



MADAGASCAR  
PAVILION

I HAVE  
FORGOTTEN  
THE NIGHT  
JOEL ANDRIANOMEARISOA

PADIGLIONE  
MADAGASCAR



Joël Andrianomearisoa.  
 ETO ISIKA DIA MANANDRATRA NY NOFIN' IZAO TONTOLO IZAO.  
 2021, métal, peinture, béton, 800 x 800 x 100 cm.  
 Commune urbaine de Antananarivo, 2021.  
 Collection Yavarhousen.

prenne une poignée de terre de sa tombe. C'est ce que j'ai fait pour mon père et j'ai toujours avec moi cette représentation, que j'ai emportée quand j'ai quitté Madagascar à mes 18 ans, même si cela est interdit en principe. La terre est fondamentale pour les Malgaches. Par rapport à l'objet, j'ai longtemps pensé être matérialiste en les accumulant mais je suis maintenant convaincu du rapport au souvenir qu'ils induisent. Par exemple, j'avais la vaisselle de mon enfance, avec ses motifs floraux, en horreur. Mais aujourd'hui, je les regarde et me reviennent des souvenirs, et j'essaie de comprendre la technicité d'une porcelaine de Limoges et pourquoi ça me parle.

**Est-ce aussi ce qui te pousse à recouvrir des objets de noir dans les *Vestiges de l'extase* (2019-20) ?**

Ces objets sont pour moi à la fois d'un autre temps et d'une autre esthétique — ce qui reste très personnel, dans le sens où je ne les aime pas. Les mettre au noir, c'est en figer la mémoire jusqu'à la rendre opaque et que personne ne puisse l'endommager. C'est aussi une forme que j'ai trouvée pour exprimer une contradiction quant à des formes que je n'aime pas mais qui véhiculent des souvenirs qui me sont chers. Dans mes premières œuvres en ce sens, il y a dix ans, j'ai utilisé une technique qui date de mon enfance : souffler dans un ballon, mettre du papier mâché autour, crever le ballon et garder la forme de l'air. Cette mémoire de l'objet absent m'a amené à mouler des formes puis à les évier, avant que je ne n'assume plus l'objet avec les mises au noir. C'est un travail en cours, je ne sais pas où il me mènera.

**En 2019, tu as ouvert le premier pavillon malgache à la Biennale de Venise. S'agissait-il aussi pour toi d'ouvrir Madagascar aux yeux du monde ?**

En portant mon travail à Venise, j'y ai de fait porté un pays. Mais je dis aussi que si Madagascar est venu pour la première fois à la Biennale, la Biennale a aussi accueilli Madagascar pour la première fois cette année-là. Je crois beaucoup en ces relations tripartites — que l'on retrouve dans celle entre l'au-delà, l'autre et moi. D'ailleurs, on la retrouve inconsciemment dans mes expositions. Quand je mets au sol une installation avec une série de dessins et du son, cela correspond plus ou moins à une trilogie de l'espace, d'un regard plus concentré et d'un autre sens, qui peut être le son.

**Au même moment, tu as ouvert un centre d'art dans la capitale malgache, Hakanto Contemporary. Dans quel état se trouvent la création et la culture sur la Grande île ?**



Vue de l'exposition collective *ICI NOUS PORTONS TOUS LES RÊVES DU MONDE*, Hakanto Contemporary, Antananarivo, 2020-2021. Donn. *Tendra*. 2015, fer et ciment. Courtesy de l'artiste

Avant 1960, Madagascar avait des écoles et des grands peintres comme Ralambo et Ratrena — et des maîtres de la peinture sur soie si l'on remonte à 1800. L'indépendance, concernant la culture, s'est traduite par une « malgachisation », où tout ce qui renvoyait aux Français et à leur administration a disparu : conservatoires, écoles des Beaux-Arts... Certains artistes ont persisté mais sans école, il n'y avait plus d'énergie pour se construire. Je suis moi-même issu d'une génération où l'art ne va pas de soi, et où il faut partir pour étudier. Dans les années 1990 — et je viens vraiment de ce moment-là —, un dialogue s'est créé, englobant danseurs, gens de théâtre et plasticiens balbutiants dans une circulation pleine d'énergie, avant que l'on ne retourne à une forme de délabrement, où les artistes en arrivent à ne plus être convaincus de leur importance. Et depuis une dizaine d'années, une nouvelle

génération — qu'on appelle millénial ou numérique, car effectivement elle a des outils immatériels qui peuvent bluffer — arrive et a envie d'autre chose. Hakanto Contemporary est né dans la suite directe de la Biennale de Venise, et fonctionne dans le sens où elle donne un écho à cette énergie, cette nouvelle génération, des artistes sont à nouveau convaincus que c'est bien d'être un artiste. Nous sommes dans une étape de désir : pour des collectionneurs malgaches, Venise a été comme une confirmation et pour eux comme pour les jeunes, rien n'est joué mais l'envie est là de redécouvrir notre histoire et de se projeter à travers des figures, que ce soient les rockers de Dizzy Brains, des plasticiens comme Malala Andrialavidrazana ou moi-même. La commande que m'a faite la mairie d'Antananarivo en est aussi un signe. Pour finir, la fabrication d'Hakanto Contemporary s'est faite à travers la volonté de certaines personnes, notamment d'Hasnaine Yavarhousen et son fonds. ■